



Pascale Pujol

Petits plats de résistance

Si Karine Becker avait mieux maîtrisé la méthode Ogino, rien de tout ce qui suit ne serait arrivé.

le dilettante

Petits plats de résistance

DU MÊME AUTEUR

Fragments d'un texto amoureux,
nouvelles, éditions Quadrature, 2014

Pascale Pujol

Petits plats de résistance

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Yann Kebbi
© le dilettante, 2015
ISBN 978-2-84263-829-0

Pâtée pour chiens

Si Karine Becker avait mieux maîtrisé la méthode Ogino, rien de tout ce qui suit ne serait arrivé. Mais elle était en congé maternité et, restrictions budgétaires obligent, elle n'était pas remplacée. Sandrine Cordier, qui avait hérité d'une grande partie de ses dossiers, jeta un œil mauvais vers l'horloge murale – un vilain modèle digital à diodes rouges sur fond noir qui égrenait les minutes à l'envers, comme dans un studio radio. 11 h 48 : encore presque une heure jusqu'à la pause déjeuner, qui durait trois quarts d'heure. Puis, tenir jusqu'à 17 h 40 avant la fin de la journée. Enfin non, 17 h 25, l'heure à laquelle fermaient ce soir les portes de l'agence, le moment où la cohue des emmerdeurs reflue vers la sortie, jusqu'au lendemain matin.

C'était souvent le meilleur moment de la journée, quand elle voyait Césaire se diriger vers l'entrée du public. Il se campait près de la porte, la main sur la commande électrique, actionnant le rideau métallique qui descendait lentement devant la porte vitrée. Les derniers râleurs traînaient encore des pieds dans le hall, certains s'attardaient près des

tableaux d'affichage ou attrapaient un prospectus. Les plus vicieux se faufilaient vers les toilettes avec un petit sourire contrit. Mais la grosse voix de Césaire les bousculait tous, les débusquant si besoin devant les lavabos – On s'endort pas! On accélère! Le rideau métallique continuait avec son petit bruit d'instrument de torture médiéval – rouiii, rouiii, rouiii – et, dans ses mauvais jours, Sandrine Cordier imaginait qu'il s'agissait d'une guillotine venant chatouiller la nuque des derniers enquiquineurs. Clac! Radiation définitive.

À voir comment la matinée avait démarré, ce mardi-là serait peut-être à classer dans les mauvais jours, justement. Mais le pire restait encore à venir : il fallait maintenant prendre en charge quelques dossiers de nouveaux inscrits et de transférés. Pour se donner un peu d'entrain, Sandrine glissa la main dans le premier tiroir de son bureau, sans bruit, pour s'emparer d'un sablé à la cannelle. Elle avait apporté le sachet la veille. En général, elle en proposait à ses collègues ; gourmande et excellente cuisinière, elle rapportait souvent des gâteaux au bureau après un week-end de pâtisserie. Mais aujourd'hui, elle ne se sentait pas d'humeur partageuse face à la masse de dossiers qui l'attendait. Elle s'attarda encore quelques instants avant d'actionner le bouton qui gérait le tableau lumineux dans la salle d'attente, puis poussa un petit soupir : le ticket 48 était attendu au bureau C.

La lecture en diagonale du dossier d'Antoine Lacuenta, la veille, lui avait donné la migraine. Trente-cinq ans, des diplômes à foison et comme une incapacité chronique à s'adapter au monde du travail. Elle avait relu le CV plusieurs fois, n'en croyant pas ses yeux : agrégé d'histoire-géographie, anglais, espagnol et italien courants – et même

un BEP de cuisinier ! Cette dernière mention, d'ailleurs, l'avait fortement intriguée et intéressée. Dépression nerveuse au long cours – ça, c'était moins captivant. Et client récurrent de Pôle emploi depuis plus de cinq ans, dans une demi-douzaine de départements. Encore un vainqueur d'étape dans le Tour de France du chomdu. Il venait juste d'atterrir à Paris et, pas de chance, c'était pour sa pomme. Tout ça parce que Karine Becker préférait s'en tenir aux méthodes contraceptives naturelles... Mais c'était peut-être un mal pour un bien : elle trouvait sa collègue trop molle avec ce genre de cas. Approche psychologique, empathie, compréhension... très peu pour elle. Sandrine Cordier avait donc décidé de profiter de cette période pour régler un certain nombre de dossiers. Intimidation, menaces, ou pourquoi pas poste à la clé (même si cette hypothèse était de loin la plus fantaisiste, au vu du client), Antoine Lacuenta ne serait bientôt plus inscrit à Pôle emploi. Certes, elle avait conscience que ce n'était qu'une goutte d'eau dans le tonneau des Danaïdes, mais cette petite victoire lui procurait un réel plaisir par anticipation.

C'était, à vrai dire, le principal intérêt qu'elle trouvait à son métier – mis à part des horaires assez tranquilles qui lui laissaient du temps libre pour pratiquer sa passion : cuisiner. Aider de braves citoyens à trouver un boulot, une formation ou au moins à reprendre confiance en leur potentiel professionnel ne l'avait jamais beaucoup passionnée ; elle jugeait que seuls les faibles et les profiteurs arrivaient jusqu'à Pôle emploi. Les faibles – ceux qui avaient de réels problèmes d'insertion professionnelle, des accidents de la vie – l'ennuyaient à mourir. Les autres, en revanche, l'intéressaient plus : les feignants, les sournois, les mythomanes, les illuminés aussi. Non qu'elle ait eu le souci de l'argent du

contribuable ou même de la bonne tenue des statistiques publiques du chômage. Mais elle détestait par-dessus tout qu'on fasse insulte à son intelligence et à son intuition, particulièrement affûtée. Débusquer et mettre en échec les stratégies compliquées s'était d'abord avéré un jeu délectable auquel elle excellait, puis était vite devenu une drogue. Elle ne comptait plus ses heures dès qu'il s'agissait de confondre un habitué du travail au noir qui continuait de pointer ou un cadre bidouillant de pseudo-entretiens professionnels pour tirer quelques mois d'indemnités supplémentaires. Les longues maladies. Les curistes à répétition : voies respiratoires au printemps, rhumatologie en été, voies digestives à l'automne. Les pigistes, un vrai bonheur. Presque aussi délectables que les intermittents du spectacle ! Ils lui manquaient un peu, les intermittents, depuis qu'elle avait quitté la rue de Malte ; mais elle s'était rabattue avec plaisir sur les journalistes et surtout les pigistes.

Elle en avait encore coincé un le mois précédent qui s'était cru permis de refuser un CDD de six mois à *La Revue du cigare*. Sous prétexte qu'il était spécialisé depuis quinze ans en relations Nord-Sud pour *Le Monde Diplomatique* et *Alternatives Économiques*. Oui, et alors ? Il avait beuglé comme un veau quand elle avait appelé elle-même devant lui le P-DG de la vénérable publication, pour lui assurer qu'elle avait déniché le candidat idéal. *Vous verrez, il connaît bien Cuba*, avait-elle ajouté en fourbe. *Il va vous mitonner un reportage aux petits oignons sans que ça vous coûte le moindre billet d'avion*. Elle commençait même à avoir sa petite réputation. Au nouvel arrivant à qui son voisin de salle d'attente demandait qui était son conseiller, et qui répondait benoîtement madame Cordier, on opposait une grimace muette qui voulait tout dire avant de tourner la tête

– comme au lycée, quand on se rencardait en début d’année sur la prof de maths ou de philo. Elle était redoutable, tout simplement.

En CM1, sa fille Juliette lui avait demandé des explications sur son métier, pour un exposé. Devant la classe bouche bée et un tantinet effrayée, elle avait déclaré que sa mère était *une sorte de limier, le bras séculier du gouvernement contre la hausse du chômage*. Où une gamine de huit ans avait-elle dégotté ces expressions? s’était interrogée l’institutrice, mal à l’aise. Elle avait dû consoler un petit Africain à qui Juliette avait assuré sur un ton sans appel qu’*Un bon chômeur est un chômeur radié*. L’enseignante espérait ne jamais avoir à se frotter de trop près à une telle famille.

Sandrine regrettait parfois de n’avoir pas continué la fac, atteint le barreau ou plutôt la magistrature – elle en avait largement les capacités. Ou, au moins, une maîtrise après laquelle elle aurait exercé comme juriste et peut-être plus tard comme enquêteur privé. Autre chose en tout cas qu’un petit boulot de fonctionnaire dont l’intitulé rendait sceptiques ses voisins : conseillère Pôle emploi. Elle conseillait quoi, exactement? En plus, le droit n’était pas son premier choix. Elle aurait préféré l’école hôtelière, et de loin, mais ses parents ne voulaient pas en entendre parler. Peut-être parce que ses grand-mères, devenues veuves toutes deux dans la trentaine, avaient dû trimer aux fourneaux chez les autres pour élever leurs enfants. La Bretonne pour de grandes familles bourgeoises de Paimpol et l’Auvergnate dans une auberge de Rodez. Sans se connaître, les deux femmes avaient rêvé pour leur progéniture de postes de fonctionnaires, modestes mais stables, obscurs et respectables. Devenus l’un préposé aux Postes et l’autre institutrice, ils avaient à leur tour perpétué ce rêve républicain

d'ascension sociale en poussant Sandrine et son frère vers les concours administratifs. Bizarrement, le naturel curieux, impulsif et malicieux de la jeune femme, et une certaine opiniâtreté, s'étaient très bien accordés à l'austérité du droit, créant une alchimie inattendue mais puissante. À défaut d'œuvrer au piano chez un grand cuisinier et d'ouvrir ensuite son restaurant, son rêve depuis l'enfance, elle s'était peu à peu accommodée des subtilités des codes et des finasseries de la jurisprudence. Mais Sandrine était tombée amoureuse de Guillaume en fin de deuxième année, il l'avait séduite avec sa gueule cassée et son mètre quatre-vingt-douze – il traînait en cursus administration économique et sociale entre deux bringues arrosées et deux matchs de rugby. Résultat, elle s'était retrouvée mariée en un clin d'œil, avec seulement une licence en poche. Puis, alors que son ventre s'arrondissait, elle avait lâché la fac et passé en catastrophe plusieurs concours administratifs avant de devenir mère à vingt-quatre ans. Son rêve remisé mais pas tout à fait abandonné, elle déployait ses grands talents dans son foyer à défaut d'avoir pignon sur rue.

L'homme qui s'installa en face d'elle aurait pu sembler inoffensif à n'importe lequel de ses benêts de collègues. Erreur ! Car Sandrine Cordier, elle, savait d'expérience qu'il n'en était rien. D'abord, parce qu'au vu de son dossier, c'était un Profiteur, avec une majuscule. Ensuite, parce qu'il était trop beau gosse pour être honnête. Un brun *tendance* ténébreux avec une barbe de plusieurs jours et des cheveux souples aux épaules, mince, le visage légèrement émacié mangé par d'immenses yeux noirs de biche,

des lèvres très rouges et humides. Pas son genre, en même temps : elle préférait les blonds baraqués, les hommes qui prenaient de la place. Tout en finissant de croquer son sablé, elle cherchait qui lui rappelait son interlocuteur. Une star de cinéma, un présentateur ? Un de ces chanteurs mielleux à la mode ? Mais non, c'était tout simplement le portait craché de... Jésus ! Celui des images vintage de catéchisme qu'elle avait retrouvées il y a peu en rangeant ses tiroirs. Confiante dans une sorte de régulation naturelle du marché où toute offre rencontre sa demande, elle avait tenté de les vendre, avec d'autres vieilleries qui traînaient à la cave et dans les armoires, lors d'un vide-greniers de quartier. Bon, elle n'avait pas remporté un franc succès. Elle n'en avait fourgué que trois à une vieille accrochée à son déambulateur, qui peinait pour trouver son porte-monnaie au fond de son sac. Plus tard, une bande d'ados les avait tripotées en gloussant et en se donnant des coups de coude. Au bout de quelques minutes l'un d'eux lui avait demandé avec un sourire d'enfant de cœur si elle avait aussi des images de la Vierge, mais *en string comme l'autre neuneu sur la croix*. Ils s'étaient enfuis en hurlant de rire et en se tapant dans les mains comme des petites racailles. Pendant qu'ils s'éloignaient, l'un d'eux s'était retourné et elle avait cru entendre *Hé, c'est la mère d'Aurélien, trop barge !* Une gamine avait répondu *ça m'étonne pas* et les rires avaient repris de plus belle.

Le nez droit, le regard à la fois doux et douloureux, cette beauté fragile et presque féminine... tout était là, mais avec la panoplie d'un adolescent attardé : le sweat à capuche, le jean, les Converse fatiguées, le sac en toile en bandoulière. Elle réprima un petit frisson et ne put s'empêcher de regarder ses mains blanches et fines : ouf, pas de stigmates

apparents. Quant aux pieds, les baskets remontaient un peu trop haut sur la cheville pour qu'elle puisse en juger.

– Monsieur Lacuenta, votre dossier vient de nous être transféré. J'aimerais refaire le point avec vous depuis votre dernier emploi, le remplacement de quelques mois en histoire-géographie au lycée Marie-de-la-Conception de Manosque. Voyez-vous, je ne comprends pas bien la raison pour laquelle vous avez quitté ce poste alors que vous auriez pu continuer vos remplacements. Il correspondait pourtant totalement à vos compétences, non ?

L'homme lui lança un long regard courroucé en soupirant, que Sandrine Cordier interpréta comme une difficulté à évoquer un épisode éprouvant. Encore un hypersensible, ça l'agaçait. À tous les coups, il allait lui entonner le blues de l'enseignant.

– Trop de pression vous n'imaginez pas... on n'arrive plus à tenir les gamins, ils n'écoutent pas, ne s'intéressent à rien, ne respectent plus l'autorité...

Mais oui, bien sûr. Comme si tu n'avais pas cinq mois de vacances pour t'en remettre, s'apprêtait-elle déjà à riposter.

En réalité, Antoine Lacuenta trouvait surtout pénible d'avoir à expliquer quelque chose qui tombait sous le sens. Mais pour le reste, raconter par le menu ne lui posait aucun problème : il avait déjà dû s'y plier à de nombreuses reprises et restait persuadé de sa bonne foi.

– L'établissement n'était engagé dans aucune démarche de développement durable : chauffage tout électrique, pas de produits locaux à la cantine, et le proviseur avait même installé le comble des produits anti-écologiques : une cafetière à dosettes, expliqua-t-il de manière détachée, comme s'il dispensait un cours au tableau. Pas de tri sélectif, du coup les déchets n'étaient pas valorisés... En cours d'éducation

civique, j'ai demandé aux élèves de trier les poubelles de l'établissement et ça a fait toute une histoire, les parents s'en sont même mêlés. Quand j'ai proposé en conseil d'administration de rendre obligatoire le covoiturage des enseignants et d'installer des toilettes sèches, tout le monde m'a ri au nez. Même le projet de potager bio communautaire en milieu urbain ne les a pas intéressés. Il y avait pourtant des subventions à la clé. Cette absence de prise en compte des problèmes de la planète et de l'urgence à trouver des solutions était tout simplement intolérable. Enseigner dans cet environnement revenait à cautionner une attitude irresponsable, ma démission a donc une portée citoyenne et éducative. J'ai d'ailleurs ouvert un blog pour expliquer mon geste...

Tout en continuant à fixer son interlocuteur d'un air mi-pénétré mi-sévère, Sandrine Cordier perdit le fil de la conversation. Un potager bio en milieu urbain... C'était plutôt une jolie idée, même si elle n'aurait pas aimé partager le sien avec n'importe qui. Son petit balcon filant était envahi d'herbes aromatiques, mais il était difficile de cultiver des légumes dans ces conditions. En revanche, des toilettes sèches... De quoi pouvait-il bien s'agir? Prudente, elle se garda de poser la question de peur de se voir infliger un cours magistral sur le sujet, mais son esprit se mit à vagabonder. Au lieu de cuvettes de porcelaine, de réservoirs encastrables et de mécanismes de chasse d'eau silencieux, le rayon sanitaires de Leroy Merlin serait d'un coup remplacé par une allée entière de bacs géants en plastique et de sacs de litière pour chats? Végétale, minérale, parfumée, format familial, cinquante litres minimum? Dans les jardins d'enfants, les bacs à sable seraient réquisitionnés et transformés en pissotières municipales? Cela dit, des

subventions à la clé, ça méritait toujours qu'on se penche sur le sujet. Elle enregistra l'information dans la case à *suivre*, toussota et lança un sourire poli, mais sévère.

Antoine Lacuenta la regardait avec un air à la fois misérable et furieux.

– Vous voyez bien que je n'avais pas le choix.

– Eh bien je ne me prononcerai pas sur le fond, dit-elle sans s'avancer, car elle n'était pas certaine d'avoir suivi le fil de toute la conversation.

Elle tourna une page du dossier, fronça les sourcils à la lecture de quelques lignes puis fixa son interlocuteur d'un air sombre.

– J'ai failli être convaincue par votre militantisme écologique... Ah tiens dites donc, je lis ici que vous n'avez pas démissionné mais que vous avez été licencié après avoir blessé la femme de ménage du collègue... C'est quoi, cette histoire? Vous la soupçonniez peut-être d'être un suppôt du grand capital? Un agent infiltré d'Unilever venu embrigader vos ados boutonneux? À mon avis, la plupart d'entre eux boycottent déjà un certain nombre de produits d'hygiène, vous savez...

– Votre grand-mère ne vous a pas appris qu'il suffisait juste d'eau chaude, de vinaigre et de savon de Marseille pour nettoyer à peu près tout? Non? C'est dommage, rétorqua Antoine Lacuenta d'un air agacé.

Sandrine Cordier regarda ses mains soignées et ne put s'empêcher de se demander s'il récurait souvent lui-même ses toilettes, sèches ou pas. Il suivit son regard et les fit disparaître dans ses poches.

– C'est pourtant simple, poursuivit-il, empreint d'une légère suffisance. Je le lui ai expliqué plusieurs fois, mais elle continuait à utiliser des produits industriels toxiques à la

fois pour elle et pour l'environnement. Sans compter qu'ils sont très chers et souvent fabriqués dans des pays qui ne respectent ni le moratoire sur le travail des enfants ni même le droit de grève. Et tout ça au profit de groupes internationaux qui engraisent des investisseurs financiers. Bien sûr que je ne l'ai pas molestée, je suis non violent et elle a presque l'âge de ma mère! Je lui ai juste demandé de me passer le spray lave-vitres alors qu'elle était perchée sur un escabeau. Je voulais lui montrer la composition. Comme elle a préféré s'y accrocher plutôt que de le lâcher... elle est tombée.

– Aïe... Le col du fémur?

– Entre autres, acquiesça-t-il en hochant la tête avec une petite grimace.

Marta Pires était restée plusieurs semaines à l'hôpital, un énorme bandage sur le crâne, plâtrée de la tête aux pieds pour de multiples fractures. Mais le pire, c'est qu'elle avait failli perdre son œil droit : dans sa chute, elle était tombée sur le manche ergonomique et creux de la raclette à vitres, qui était venu s'encaster gentiment dans l'orbite avec un dégoûtant petit bruit de succion – *chponk*. Elle était repartie sur le brancard du Samu son instrument de travail toujours fiché dans l'œil et le spray lave-vitres serré à deux mains comme un parabellum. Elle refusait de le lâcher et en avait aspergé les ambulanciers à plusieurs reprises, direct dans les yeux, avec une redoutable précision si l'on tient compte de sa vision parcellaire et de ses doubles fractures du poignet. Elle croyait sans doute viser Antoine Lacuenta contre lequel elle psalmodiait en même temps une sorte d'incantation vaudou dans son créole du Cap-Vert. À l'hôpital, devant son refus d'obtempérer, l'urgentiste avait dû l'assommer avec un

défilibrillateur pour pouvoir enfin lui prodiguer les premiers soins.

– Dites donc, vous êtes très fort pour me parler de produits locaux, de recyclage... Vous savez quand même qu'aucun des vêtements que vous portez n'est fabriqué en France, mais à coup sûr par des pauvres gosses sous-alimentés au Bangladesh ?

En disant cela, elle eut une mauvaise pensée réjouissante : le travail des enfants était une abomination, bien sûr mais, parfois, quand elle pensait à certains adolescents... Les jumeaux du cinquième qui dévalaient les escaliers en hurlant de préférence la nuit ou le dimanche à l'aube. Les copains d'Aurélien : ils ne se fendaient ni d'un bonjour ni d'un sourire quand ils traversaient le salon d'un air maussade, avant d'aller se vautrer dans sa chambre en hurlant comme des timbrés. Quand ils en ressortaient au bout de plusieurs heures, ils reprenaient leur tête d'enterrement et marmonnaient entre leurs dents un vague au revoir, en traînant les pieds. Ils atteignaient la porte d'entrée au radar, sans lever les yeux de derrière leur longue mèche douteuse, laissant dans leur sillage des effluves douceâtres de sommeil et de crasse. Ou alors tiens, ceux du vide-greniers. L'image de cette petite bande dans l'enfer d'une usine textile chinoise (colorants toxiques, risques de mutilations et de brûlures) ou d'une carrière à ciel ouvert du Katanga (particules cancérigènes, éboulements) lui amena sur les lèvres un doux sourire.

– Bien sûr que si, mon caleçon est fabriqué en France, répondit Antoine Lacuenta sur un ton outré.

Avant que Sandrine ait le temps de comprendre ce qui se passait, il avait plongé sa main dans son pantalon. Il fourragea quelques instants devant, puis derrière, avant

d'extirper un morceau de tissu auquel était accrochée une étiquette. Il se leva pour lui présenter le tout, mais Sandrine lui demanda de se rasseoir d'un petit mouvement apaisant de la main. Elle ne tenait pas à en voir plus. Vu la taille du bout de tissu qui débordait du jean, elle eut la désagréable sensation que le reste du sous-vêtement devait cisailer à tout-va ou tout au moins tutoyer au plus près la raie des fesses. Un frisson la parcourut et elle vérifia que sa propre culotte était bien en place en se tortillant un peu sur sa chaise. Antoine Lacuenta se rassit sans se rajuster, l'étiquette toujours à l'air : soit les dégâts étaient moins importants qu'elle ne l'avait imaginé, soit il était rompu à l'exercice. Ou bien il aimait ça ? Décidément, ce type était bizarre.

– Pour le reste, je ne porte que des vêtements de récupération, poursuivit-il en haussant les épaules. Puces, Emmaüs, soldeurs, vide-greniers... Il y a de quoi faire. Et sans se ruiner. Parce que dans ma situation...

De l'index, il pointa tour à tour son sweat-shirt à capuche (Abercrombie), son tee-shirt (Diesel) et son jean (Levi's) en assenant les prix : 15, 10 et 25 euros. Les trois semblaient en bon état, pour autant qu'elle puisse en juger, avec juste assez de patine pour un look branché. L'ordinateur qui sommeillait en permanence dans sa tête se remit en marche : habiller un ado avec des marques pour cette somme, c'était un vrai talent. Ce client n'était peut-être pas aussi tordu qu'il y paraissait de prime abord ou plutôt, tellement barjot qu'il en devenait intéressant. Finalement, la journée n'était pas perdue. On pouvait même dire que la semaine prenait une tournure réjouissante. Toute la matinée, elle avait reçu des chômeurs sans intérêt, bien ternes par rapport à cet Antoine Lacuenta. D'abord, un directeur comptable qui venait de se faire licencier pour la cinquième fois, puis une

quinquagénaire qui briguit une carrière de secrétaire de direction après vingt-cinq ans d'élevage de mioches en batterie. La femme était repartie en reniflant derrière son mouchoir quand Sandrine lui avait fait observer qu'elle avait une moins bonne maîtrise des outils de bureautique que n'importe quel collégien.

– Vous avez aussi des plans pour les Converse ou les Reebok? demanda-t-elle par curiosité.

– Braderies, dépôts-ventes, kermesses, j'ai plein d'adresses un peu partout. Même des soldes de presse de créateurs, si ça vous intéresse, ajouta-t-il sur le ton de la confiance en se penchant au-dessus de la table avec un demi-sourire narquois.

Elle ne releva pas : Sandrine Cordier était incorruptible.

– Je comprends mieux pourquoi, avant Manosque, vous avez travaillé au centre de traitement de Fougères-sur-Somme, reprit-elle sur un ton plus professionnel, en évitant de penser à l'étiquette qui dépassait toujours. Tri, recyclage, développement durable... Vous étiez dans votre élément, là, non?

– Eh bien, au moins, j'avais l'impression de faire quelque chose d'utile, et en accord avec mes valeurs.

– Quelle fonction occupiez-vous?

– J'ai travaillé à la collecte et au traitement. Toucher à tous les aspects d'un métier, c'est un principe très sain. D'abord, les tournées dans les camions bennes avec les collègues, ramassage papier et journaux le mardi et verre le vendredi. Les encombrants une fois par mois. En alternance je travaillais au tri sur le site. Vous n' imaginez pas tout ce que les gens jettent. De quoi meubler des immeubles entiers, des jouets, des vélos, de l'électroménager où il manque juste une vis...

Menu

<u>Pâtée pour chiens</u>	<u>7</u>
<u>Chausson aux pommes</u>	<u>25</u>
<u>T-bone steak</u>	<u>29</u>
<u>Poulet aux olives</u>	<u>44</u>
<u>Boulettes, sauce, frites</u>	<u>56</u>
<u>Cassoulet (recette de Castelnaudary)</u>	<u>67</u>
<u>Thiéboudienne & brian</u>	<u>77</u>
<u>Caviar, langouste & macarons</u>	<u>89</u>
<u>Boulettes, sauce, frites (suite)</u>	<u>93</u>
<u>Bouillon, choucroute et vindaloo</u>	<u>103</u>
<u>Plateau de fruits de mer</u>	<u>112</u>
<u>Amuse-gueule</u>	<u>125</u>
<u>Yaourt & tisane détox</u>	<u>130</u>
<u>Miel (pas bio)</u>	<u>141</u>
<u>Pastéis de nata</u>	<u>150</u>
<u>Gulab Jamun</u>	<u>154</u>
<u>Barre de céréales</u>	<u>169</u>
<u>Tortilla</u>	<u>175</u>
<u>Moules de bouchot</u>	<u>180</u>
<u>Sushis & bar à soupes</u>	<u>185</u>
<u>Petite poire, petite prune</u>	<u>196</u>
<u>Bar de ligne au fenouil & gingembre</u>	<u>204</u>
<u>Bouillabaisse</u>	<u>213</u>
<u>Kulfi</u>	<u>220</u>
<u>Bouillabaisse (suite)</u>	<u>228</u>
<u>Verre de lait</u>	<u>239</u>
<u>Champagne!</u>	<u>247</u>